

**Montesquieu**  
**Le despotisme**

Roselyne Dégremont

Philopsis : Revue numérique  
<https://philopsis.fr>

---

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur [philopsis.fr](https://philopsis.fr)

« Quand les sauvages de la Louisiane veulent avoir du fruit,  
ils coupent l'arbre au pied, et cueillent le fruit.  
Voilà le gouvernement despotique. »  
Montesquieu, *De l'esprit des lois*, V, XIII

Cette image saisissante devrait suffire à nous faire comprendre ce qu'est le gouvernement despotique. Pourtant elle laisse le lecteur perplexe : d'abord, il est très peu probable que les « sauvages » de la Louisiane aient ce comportement irrationnel, s'il y a « arbre » et non pas « plante ». Toutefois, nous supposerons que Montesquieu a lu cela dans le récit d'un voyageur français : et ce serait effectivement écrit dans les *Lettres édifiantes*<sup>1</sup>. Et enfin, en quoi un geste aussi radical – et paresseux (encore faut-il déraciner un arbre !) – pourrait-il être compris politiquement ? Et puis, au fond, n'est-il pas surprenant que *L'esprit des lois* fasse une grande part au « gouvernement despotique », mis en rapport avec la république et la démocratie, avec la

<sup>1</sup> *Lettres édifiantes*, Recueil II, p. 315 .

monarchie et l'aristocratie ? C'est une originalité puissante de son approche politique. Car depuis l'antiquité grecque, jusqu'à nos jours, aucune place n'avait été faite à cette supposée forme de gouvernement. On parlait de régimes monarchiques ou aristocratiques ou démocratiques ; des formes saines et des formes dégénérées de ces régimes (i.e. tyrannie, oligarchie ou gouvernement populaire) : chez Hérodote déjà, chez Platon, chez Aristote. Les romains avaient pour régimes dominants : la royauté, la république et l'empire. Mais le despotisme ? Il semble que Montesquieu ait voulu parler d'orient, du proche au lointain orient : de cet orient qui justement est négligé, méconnu, de nos théories politiques classiques, d'habitude limitées au monde gréco-romain, et à notre Europe de l'ouest. Car il a en tête les gouvernements de la Chine, de la Perse, de la Russie même ; et ses appuis sont des récits de voyageurs. Le champ d'enquête de Montesquieu est ouvert à tous les continents géographiquement ; et l'étude des lois de ces pays-là répond à l'exigence de tenir compte du climat.

Revenons-y : « Quand les sauvages de la Louisiane veulent avoir du fruit, ils coupent l'arbre au pied, et cueillent le fruit. Voilà le gouvernement despotique. » Qu'est-ce que Montesquieu peut vouloir dire ? Imaginons la population, sous un gouvernement despotique, comme un verger. Les fruits sont convoités par le despote : ils seraient ici l'image de la richesse ; le despote désirant avidement les fruits, voulant vivre dans le luxe, ordonne qu'on les ramasse, mais dans l'impatience de son désir, il oublie qu'il faut prendre soin des arbres, il les fait couper ; autrement dit, il ne calcule pas raisonnablement les ressources pour le futur, il épuise les ressources au lieu de les augmenter.

Peut-être aussi Montesquieu suggère-t-il qu'il peut aussi faire faucher une partie du peuple, qui pourtant produit par son activité ces richesses ; et il peut faire tomber aussi les grands, rivaux insupportables à sa vanité. Nous entendrions ici l'écho de la parole du tyran que fut Pisistrate : il faut faucher toutes les têtes qui dépassent dans le corps du peuple : retrancher du corps social les gens qui se distingueraient. Que le peuple ne soit que « petites gens ».

L'une des originalités de la pensée politique de Montesquieu, c'est la place qu'il fait à l'État despotique. Pour lui faire jouer quel rôle ?

## **I. Le sérail, paradigme de l'État despotique. Les *Lettres persanes***

### **1. Le maître**

1. Pourquoi Montesquieu privilégie-t-il le mot « despotisme », pourquoi ne recourt-il pas au mot « tyrannie » ? En est-ce un substitut ?

Nous lisons dans ce mot la notion de « maître » : o despotés, c'est le maître. Le maître jouit d'une autorité arbitraire et absolue. Il est l'homme du « caprice ». Pour lui, le pouvoir souverain s'exprime par les verbes « ordonner », « commander », « punir », « tuer » « Le despote fait gloire de mépriser la vie ; et le despote n'a de force que parce qu'il peut l'ôter. » Et, comme l'opposé du mot « maître » est le mot « esclave », si celui qui détient le pouvoir est « le despote », alors il ne s'agit pas qu'un roi ou un prince gouverne légalement ses « sujets » ; non : dans un régime despotique, tous les hommes seraient esclaves, et égaux en cela. (*Esprit des Lois*, III, VIII). Là, « il faut que la crainte abatte tous les courages, et y éteigne jusqu'au moindre sentiment d'ambition » (EL, III, IX) Tous sont également soumis à sa force.

Dans l'usage ordinaire du mot « despotisme », celui-ci ne désigne pas un régime politique (comme la royauté, ou l'aristocratie, ou la démocratie) : la plupart du temps, son usage relève d'un jugement moral porté sur l'exercice d'un pouvoir ; si, par exemple, l'on qualifie un roi de « despote », c'est pour souligner qu'il abuse de son pouvoir, qu'il se met au-dessus de la constitution et des lois du royaume. Le despote abuse de son autorité comme un tyran. En somme, dès qu'il y a « maître » et esclaves, le despotisme est là. Un père de famille peut se

comporter en despote, s'il a seul le droit de décider, s'il ordonne, s'il se fait seulement craindre de son épouse, de ses enfants, de sa domesticité.

2. Le persan Nargum, qui est en Russie, écrit à Uzbek :

« Tu sais que le Czar est le seul des princes chrétiens dont les intérêts soient mêlés avec ceux de la Perse, parce qu'il est ennemi des Turcs, comme nous. Son empire est plus grand que le nôtre... Il est le maître absolu de la vie et des biens de ses sujets, qui sont tous esclaves, à la réserve de quatre familles... dès qu'un grand est disgracié, on le relègue en Sibérie... On ne saurait croire combien les femmes moscovites aiment à être battues. » (*Lettres persanes*, 51)

Les légendes ont la vie dure. Ainsi le Czar, ce despote, aurait en la Russie une sorte d'immense sérail !

C'est là sans doute ce qui nous invite à comprendre pourquoi Montesquieu pense, à traiter sérieusement du modèle, insistant chez lui, du « sérail ». Qu'enveloppe ce paradigme ? Le fond permanent de la notion de « despotisme » est la présence de l'unité de vie qui est un palais, ou une villa, ou une grande demeure. Déjà dans l'Égypte pharaonique, nous repérons au sol les murs des « harems », souvent proches d'un palais : le roi épouse, mais aussi il jouit de beaucoup de femmes qui lui appartiennent, qu'il enferme là. Une autre évidence doit être rappelée : les sociétés polygamiques sont portées à entretenir des sérails. Dans le sérail, l'homme qui est le maître enferme des femmes, et il en confie la surveillance quotidienne à des « eunuques » autrement dit à des hommes circoncis, frustrés et stériles.

3. Qu'est-ce que le « despotisme » d'Etat ?

Et un Etat despotique serait de cette sorte : seul le despote, étant le maître, serait un homme libre (politiquement) : les magistrats ou administrateurs seraient des sous-hommes sous ses seuls ordres, quasiment des « esclaves publics » ; et les femmes seraient des esclaves privées.<sup>2</sup> Tout est affaire de possession pour le maître : il n'y a pas de vraies lois, il édicte juste des règlements intérieurs et des surveillants qui punissent dès qu'on leur dit de sévir ; autrement dit le corps des eunuques vit dans la crainte, le corps des femmes dans la peur. Le maître veut, il dit : il faut obéir. Un régime despotique fait des hommes des eunuques, des femmes des esclaves. Relisons les propos caractéristiques d'un « maître », en Perse. Usbek écrit à son eunuque noir :

« Tu es le gardien fidèle des plus belles femmes de Perse ; je t'ai confié ce que j'avais au monde de plus cher : tu tiens en tes mains les clefs de ces portes fatales, qui ne s'ouvrent que pour moi. Tandis que tu veilles sur ce dépôt précieux de mon cœur, il se repose et jouit d'une sécurité entière... » (*Lettres persanes*, L2)

On voit bien ce qu'Usbek pense : les femmes sont des possessions et des trésors qu'il détient et retient ; elles sont mises sous clef, reléguées, comme le sont les coffres des pirates, cachés dans des cavernes dont la porte est bien dissimulée. Oui, ce sont des choses, et le seul qualificatif qui convient à une femme est « belle » : seule l'apparence compte. Une jeune femme est belle, comme une pépite d'or l'est. Et Usbek avance le mot « sécurité » ; la sécurité des lieux clos, surveillés, est mis en avant à titre d'avantage. Sécurité ? N'est-ce pas un fantasme ? Qui sait comment se déroulera le cours de la vie : ce qu'on possède peut être volé, détruit par un séisme, une guerre, qui sait. Qui ose promettre « la sécurité » ? C'est un non-sens. Ce qui nous

---

2 Bien sûr, tout se retourne : les eunuques sont les lieutenants du maître, donc ils ordonnent eux-aussi à plus faible qu'eux ; mais symboliquement, Usbek leur dit : « tu les sers comme l'esclave de leurs esclaves ; mais...tu commandes en maître comme moi-même ». Le vice de la relation est partout, et gagne tout. Être servi, est-ce une bonne chose ? Non, c'est être dépendant de ceux qui font tout pour vous, c'est être réduit à une potiche.

attend, sous l'usage politique du mot « sécurité », c'est la servitude, bien réelle, elle, puisque au nom de notre sécurité, nous perdons toute liberté.

## 2. Asservir les femmes

1. Cela pose la question primordiale de l'assujettissement des femmes aux hommes, conçus comme leurs maîtres. Pourquoi ? La réponse idiote donc perpétuelle a toujours avancé une différence de nature ! Rica, dans une lettre à Ibben, y réfléchit :

« C'est une grande question, parmi les hommes, de savoir s'il est plus avantageux d'ôter aux femmes la liberté que de la leur laisser. Il me semble qu'il y a bien des raisons pour et contre. Si les Européens disent qu'il n'y a pas de générosité à rendre malheureuses les personnes qu'on aime, nos Asiatiques répondent qu'il y a de la bassesse aux hommes de renoncer à l'empire que la nature leur a donné sur les femmes. Si on leur dit que le nombre des femmes enfermées est embarrassant, ils répondent que dix femmes, qui obéissent, embarrassent moins qu'une qui n'obéit pas. Que s'ils objectent, à leur tour, que les Européens ne sauraient être heureux avec des femmes qui ne leur sont pas fidèles, on leur répond que cette fidélité, qu'ils vantent tant, n'empêche point le dégoût, qui suit toujours les passions satisfaites ; que nos femmes sont trop à nous ; qu'une possession si tranquille ne laisse rien à désirer ni à craindre ; qu'un peu de coquetterie est un sel qui pique et prévient la corruption. Peut-être qu'un homme plus sage que moi serait embarrassé de décider : car, si les Asiatiques font fort bien de chercher des moyens propres à calmer leurs inquiétudes, les Européens font fort bien aussi de n'en point avoir. » (LP, L 38)

Ici, Rica joue son Sextus empiricus : il met en balance deux opinions, sans estimer qu'un plateau pèse plus que l'autre. A chaque argument il en oppose un autre de poids égal. Il en est trois majeurs :

a. L'europpéen dit : les femmes enfermées sont malheureuses, et nous serions bien peu « généreux » si nous les bouclions : l'asiatique dit : les femmes par nature sont faites pour l'enfermement, la domination masculine est naturelle.

b. L'europpéen dit : il y a beaucoup de femmes dans un sérail, quel embarras ! ; l'asiatique dit : vivre avec une seule femme désobéissante, c'est très difficile.

c. L'europpéen dit : vos femmes sont bien obligées d'être fidèles car elles vous appartiennent ; l'asiatique : vous êtes malheureux avec des femmes infidèles.

La balance est tenue, parce que tous sont également inquiets ! Pourquoi sont-ils inquiets ? Parce qu'ils savent au fond de leur cœur qu'ils ont tort : la différence des sexes est liée à la reproduction et n'implique aucune hiérarchie naturelle : il faut et un homme et une femme pour qu'un enfant soit. Aussi ni la liberté donnée aux femmes, ni l'enfermement de celles-ci n'empêcheront les hommes de se tracasser. On pourrait énoncer la balance des arguments à la manière de Kierkegaard : enferme ta femme, et tu seras malheureux ; laisse-la libre, et tu seras malheureux aussi. Enferme-la ou ne l'enferme pas, enferme-la et ne l'enferme pas : tu seras malheureux de toute façon. Pourquoi ? Parce que la différence sexuelle est, du point de vue de la vie, une coopération ; en faire un rapport de force est sot et injuste, car c'est le fruit du soupçon masculin qui demande : cet enfant est-il bien de moi ? Est-ce *mon* fils, est-ce *ma* fille ?

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur [philopsis.fr](http://philopsis.fr)